

Retour en France

Michèle vint me chercher à l'aéroport de Bordeaux avec notre 504 Peugeot de collection (un vrai bijou). Très fatigué, je m'allongeais sur la banquette arrière. Sachant que je venais de chez Fatou, mon épouse requerra un peu de tenue de ma part, précisant qu'elle n'était pas mon chauffeur. Je ne dis rien, tout en m'asseyant correctement sur la banquette. Une cinquantaine de kilomètres nous séparait de la maison. À mi-chemin, il devait être aux environs de treize heures, Michèle m'invita à déjeuner dans un petit établissement au charme vétuste mais coquet, de style « petite bourgeoisie de campagne ». Elle se gara sur le petit parking. Je revois les gravillons et l'herbage frissonnant au gré du vent. Cela m'a toujours ému. J'en fis l'expérience pour la première fois à l'âge de cinq ans sur la tombe de ma grand-mère. Nous arrivâmes à la maison vers 15 h. Là encore, je fus saisi par les odeurs qui émanaient de notre propriété de deux hectares, située sur un terrain vallonné parsemé d'arbres plus que centenaires. Nous avons la chance de vivre à la campagne, au milieu des vignes, et de pouvoir nous promener sous la frondaison de chênes magnifiques, constituant une arche fraîche et ombragée. L'automne, après la pluie, des parfums d'humus et de champignon s'exhalaient de cette terre noire et

nourricière, au rythme du moulin à aubes, entraîné par un cours d'eau furieux et grondant. J'allai faire une sieste que j'estimais bien méritée.

Le soir, nous prîmes notre repas dans la cuisine. Cette pièce était chaleureuse. C'est là que mon épouse avait installé son quartier général. Elle y passait le plus clair de son temps, y faisant ses comptes, ses mots fléchés, et bien sûr sa cuisine. Chacun y avait sa place. Elle était devenue comme un confessionnal où les enfants venaient compter leurs états d'âmes et leurs petites amourettes.

Lorsque nous étions seuls, pour faire plaisir à Michèle, je lui proposais une partie de scrabble, un jeu dont je n'avais que faire, mais qui la passionnait. Mon épouse était encore en forme physiquement. Nous menions grand train : bonne bouffe, puissante voiture et champagne toujours au frais pour les amis de passage. Mon épouse avait pris l'habitude de boire. Trop. J'aurais dû me méfier, car c'est moi qu'elle envoyait acheter une bouteille de whisky ou de rhum pour les fréquents apéritifs que nous partagions alors que nous n'étions que tous les deux. Cela ne me choquait guère, car je buvais moi-même plus que de raison. Le facteur avait gardé ses habitudes et, que nous ayons du courrier ou non, s'arrêtait à la maison. Nous devînmes copains au point qu'il me confia avoir une maîtresse à Bordeaux. Pour ne pas éveiller les soupçons de son

épouse, il lui rendait visite les soirs de match de football au stade Chaban-Delmas. Pour pouvoir s'organiser, il me demandait souvent de lui prédire si telle ou telle rencontre de football aurait lieu à Bordeaux. Je sortais alors mon pendule : si c'était oui, le pendule tournait à droite, si c'était non, il penchait à gauche. Je me trompais rarement.

Nous devînmes très complices avec mon épouse. Sa maladie (insuffisance respiratoire) évoluait lentement, mais sûrement. À force de fréquenter médecins, infirmières, ambulanciers, pompiers et pharmaciens, je devins très savant sur son cas. Ainsi, le fameux Dr Lavigne devint le bien nommé ! Selon les médecins, le cas de Michèle était un cas d'école. Son CV médical la suivait partout, afin de gagner du temps et d'éviter des examens coûteux et inutiles.

Même si nous apprécions grandement cet environnement, nous entreprîmes voyages et croisières : Maroc, Tunisie, Grèce, Égypte... ce dernier pays étant celui qui m'impressionna le plus. En Chine, je découvris la misère humaine comme on ne peut la voir que là-bas, avec ces gens qui louent à la nuit des cages métalliques pour dormir... Au Caire, les gens dorment dans les cimetières, installant leurs cartons sur les caveaux... Isabelle habitait chez nous, moyennant un loyer très raisonnable. Nous lui avions aménagé un appartement attenant à notre maison, dans un petit corps de

bâtiment datant du XVII^e siècle. Elle travaillait alors dans une boîte d'export à Coutras et, à ses heures perdues, était directrice de la Croix-Rouge de Libourne. Elle était aux petits soins pour sa mère, s'occupant de tout ce qui la concernait et veillant en particulier à l'habiller avec goût. Le soir, en rentrant du travail, Isabelle l'emmenait s'asseoir au bord de la Dordogne, pour y partager des histoires de filles. J'imaginai alors des tas de choses désagréables me concernant... Chaque semaine, elles se rendaient ensemble chez le coiffeur. À leur retour, j'avais droit aux dernières rumeurs du village. Isabelle eut avec moi une patience infinie dans le cadre de mon adaptation au numérique et au multimédia.

La vie fila ainsi pendant une dizaine d'années, entre douceur, aigreurs et petits bonheurs.

Dès l'âge de 3 ans, Laetitia fit ses premiers voyages en France. Elle venait chez nous passer ses vacances scolaires. Les premières années, elle vint seule. Elle était alors souvent triste, car elle pensait à sa petite sœur. Anna vint en France à l'âge de 5 ans pour être baptisée. Michèle décida qu'elle serait sa marraine. Elle se comporta avec mes filles comme si elle était leur grand-mère, se faisant appeler Manou. Alors qu'elle n'avait que 17 ans, Laetitia tomba enceinte. Sa mère la fit accoucher par césarienne et me mit en demeure de lui trouver un pensionnat pour y préparer son bac. Je

lui trouvai un établissement à Nantes où sa demi-sœur Aicha résidait déjà et préparait un diplôme d'expertise comptable. Malheureusement, elle rata son bac, s'étant amourachée d'un mauvais garçon... Je lui fis donc passer un BTS d'esthéticienne dont elle garda un goût très sûr pour le dessin et la peinture. De son côté, Anna fut scolarisée au lycée consulaire d'Abidjan où elle eut son bac avec la mention très bien, ce qui lui permit de rentrer à l'ASSAS sans concours.

Une retraite active

N'étant pas un grand fan de la vie de retraité, je fis une expérience de quelques mois au Rotary club de La Réole, à une cinquantaine de kilomètres de chez nous. L'ambiance y était snob, l'essentiel de l'activité consistant à se réunir au restaurant, avec ou sans dames. Cela ressemblait plus à un club de pêcheurs à la ligne qu'à un club à vocation caritative ! J'eus tôt fait d'y mettre un terme et de donner ma démission. Pour autant, je n'avais nullement l'intention de rester inactif. Les voyages, l'ambiance et l'odeur des aéroports me manquaient trop. Le hasard faisant bien les choses, je rencontrai à la Foire Expo de Bordeaux-Lac mon ex-collègue de travail Philippe Venancie, que j'avais remplacé à Distrivoire. Comme toujours dans ces cas-là, nous échangeâmes les banalités d'usage. C'est